



Mémoire(s) afghane(s) • tome 1

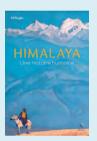
Le bloc-notes d'Olivier Weber

Ecrivain, grand reporter, auteur de documentaires et lauréat de nombreuses récompenses dont le Prix Albert Londres, Olivier Weber nous livre ses coups de cœur du moment.

Et si l'Himalaya était une autre route de la soie? Une artère culturelle par laquelle ont dialogué les civilisations et se sont échangés concepts et idées? Telle est la thèse, entre autres, d'Ed Douglas qui a arpenté pendant vingt-cinq ans le toit du monde pour des expéditions de montagne ou des reportages. De ces aventures verticales, il a en tiré un sentiment d'élévation dans tous les sens du terme et un fabuleux récit qui évoque les périples des voyageurs pendant des siècles. Négociants, conquérants, maîtres spirituels, gourous, grimpeurs, sherpas, cartographes, moines bouddhistes se sont croisés pendant des siècles sur les sentes et dans les vallées de la «demeure des neiges», la traduction du mot sanskrit «hima alaya». De Vishnou à George Harrison parti chercher l'inspiration sur les rives du Gange, du maharadjah du Sikkim à Edmund Hillary, vainqueur de l'Everest en 1953, et au dalaï-lama, Ed Douglas raconte d'abord Une histoire humaine. avec ces brassages de cultures et de spiritualités, fussent-elles laïques, qui rendent si particulière la civilisation himalayenne, riche des apports

extérieurs et de l'ouverture d'esprit. Il en ressort un singulier récit polyphonique qui mêle l'essai, les choses vues, l'approche philosophique, l'analyse spirituelle et les souvenirs des camps de base. C'est aussi une belle ode au courage, tant des autochtones que des visiteurs, dans une contrée à la fois inhospitalière et généreuse, qui sait ouvrir ses vallées à qui démontre son humilité. D'est en ouest, des sources du Gange aux portes de Lhassa, l'Himalaya méritait son chroniqueur holistique. Et Ed Douglas y réussit bougrement bien, bâton de pèlerin dans une main, baguette de magicien d'altitude dans l'autre.

L'Himalaya, ce fut aussi une terre de conquête pour une sacrée voyageuse. Conquête au sens cartographique du terme concernant Ella Maillart, étonnante aventurière partie de sa Suisse natale afin de parcourir le monde, de l'Iran à l'Inde et au fin fond de l'Asie centrale. Les éditions Payot ont eu la géniale idée de publier des inédits de cette arpenteuse des terres lointaines et souvent hostiles, née en 1903 et disparue en 1997, en proie



Himalaya, une histoire humaine

Ed Douglas Nevicata, 2022

depuis toujours à l'appel de l'inconnu. On l'aperçoit sur les sentes de l'Everest et aux pieds des séracs, en compagnie de vingt alpinistes et de cinquante sherpas d'altitude, qu'elle file déjà, la soixantaine passée, vers la vallée de la Dudh Kosi, à quinze jours de marche de la frontière indienne, en quête de «l'école dans les nuages», celle des enfants de sherpas. On croit la repérer du côté du Tibet, elle court, fascinée par Samarcande, sur la trace des Basmatchis, les «bandits» du Turkestan russe, en fait des insoumis rétifs à la férule léniniste dans les années 30. Et ses récits s'imprègnent des longs silences dans les caravansérails et de l'esprit des caravanes - lenteur, hospitalité, acceptation de sa propre destinée. Par mimétisme, Ella Maillart devient elle-même nomade. «J'espérais me faire adopter par eux, apprendre leur langage et voyager en leur compagnie», avoue-t-elle en talonnant les Kirghizes des monts Célestes, aux portes de la Chine. Elle est subjuguée par la beauté des paysages d'Asie centrale, par la fureur des pistes, l'ivresse de la poussière. Il faut la lire pour retrouver, si on l'avait perdu, le goût de l'aventure et le besoin du mouvement, inhérent à toute civilisation qui n'accepterait pas de devenir mortelle. Une magie digne de la route de la soie et du grand festin de l'Orient, «De tout temps, le Turkestan russe a été difficilement accessible et, pour cela, sans doute, n'a cessé d'exercer une forte attraction

sur les Occidentaux.» Oui, lire ou relire Ella est un exercice hautement périlleux, qui vous transforme en boussole affolée. A mettre d'urgence ainsi dans nos sacs avant qu'il ne soit trop tard. Si l'on peut résumer cette Philosophie du voyage, elle tient en quatre mots: partir sans parti pris. Ecrivaine en mal d'escales, Ella Maillart n'a jamais cessé d'espérer un monde meilleur et ses rencontres en chemin l'ont maintes fois convaincue de maintenir le cap. Ce recueil de chroniques est aussi un fantastique appel au rêve. «Il est essentiel que chacun de nous se libère de ses désirs.» Gageons que celle qui encouragea Nicolas Bouvier à larguer les amarres pour son grand voyage vers l'Orient saura convaincre par cette philosophie peu sage les voyageurs en herbe ou pérégrins confirmés de continuer la route.

Un autre écrivain-voyageur s'est choisi une nouvelle cause. Grand connaisseur et biographe de Rimbaud, Alain Borer est lui-même un poète aux semelles de vent. Cette fois-ci, il s'intéresse moins à ses chausses, usées en Abyssinie, pardon l'Ethiopie, ou au Yémen, à la poursuite de l'auteur d'Une saison en enfer, qu'à la plume, du moins la langue, celle de Molière. La voici menacée par un autre enfer, la lente paupérisation et la soumission à l'empire anglo-saxon. En don Quichotte de «la langue la plus littéraire du monde», le chevalier Borer pourfend la domination



Ma Philosophie du voyage

Ella Maillart
Payot & Rivages,

américaine, l'invasion britannique, la perversité de ce travail de sape dont raffolent en fait maints concitoyens, quand ils ne sont pas sujets à une étonnante passivité. A tel point que des voyageurs étrangers atterrissant à Paris s'étonnent que l'on puisse proposer de «bruncher on top de la tour Montparnasse pour soirées chill, DJ sets ou blind-tests...» Les formes invasives de l'anglais dans la langue française - Borer en recense cing - entraînent une désinvention, une fainéantise à renouveler le lexique. Non seulement on en perd son latin, mais de surcroît on en mangerait son dictionnaire. Rendons hommage aux cousins québécois de la francophonie lorsqu'ils traduisent spam par pourriel, courriel pourri. «Les langues pourrissent par l'esprit, plus que par la lettre», résume joliment Borer dans «Speak White!» Pourquoi renoncer au bonheur de parler français?, attentif au travail de sape des envahisseurs de la syntaxe, «un grand oiseau mazouté». Sa démonstration tout au long de ce bel hommage à la langue française est éloquente, soulignant que l'appauvrissement d'une langue signifie aussi la négligence de la francophonie et la paupérisation du Réel avec un grand R - la représentation du monde et la réinvention du rêve, cette autre révolution permanente et quant à elle ô combien efficace. En hidalgo de la reconquête des belles phrases et de la lutte contre l'anglobal colonisateur, Alain Borer, pour l'amour d'une culture, n'a guère peur

de se faire des ennemis. Il pique, il pointe, pourfend, aime tant la langue de Molière qu'il préfère au fleuret moucheté l'épée bien aiguisée – symbole à juste titre des académiciens, protecteurs du trésor que partagent quarante-cinq pays répartis sur les cinq continents. Attaquer, dénoncer avant que le dictionnaire ne saigne trop. Les linguistes? «Ils ne voient rien venir, trop dédiés à leur potentiel scientifique.» Les politiques, publicitaires et hommes de télévision? «De grands fauteurs de langue.» Les financiers? D'autres fers-de-lance de la «colonisation en anglobal». Citant Pascal et Lacan, Du Bellay et Jean Paulhan, le poèteessayiste rappelle aussi que nombreux sont les mauvais coups à recevoir en défendant la langue française, riche de deux millions de mots et forte de l'acribie, l'art du mot juste. Loin d'une querelle nouvelle des Anciens contre les Modernes, il s'agirait ni plus ni moins d'une intention de dépolluer la langue française. D'une bataille de «résistants contre collabos». Un livre audacieux, d'une grande érudition et salutaire à l'heure où les langues disparaissent ou se délabrent, ce qui revient au même. Et qui nous convainc davantage encore que la défense de la langue est un sport de combat.

Comprendre l'Ukraine... La question est plus que jamais cruciale alors que tonnent les canons aux portes de



«Speak White!» Pourquoi renoncer au bonheur de parler français?

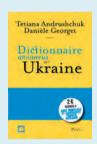
Alain Borer
Gallimard-Tracts,



l'Europe et que meurent des patriotes qui ne veulent que défendre leurs vieilles terres. Dans le fracas des armes, un **Dictionnaire amoureux** de l'Ukraine nous entraîne opportunément dans les entrailles de ce pays plus ancien encore que la Russie, convoité pour ses riches sillons, ses landes noires et son insolente culture qui ose prôner la liberté. La violoniste Tatiana Andrushchuk et la journaliste Danièle Georget se sont donné la main pour tenter de décrypter l'esprit ukrainien, de A comme Ame à Z come Zelinsky, acteur comique devenu Churchill ukrainien en tee-shirt kaki. «L'âme ukrainienne, c'est cet atome qui demeure après que tout s'est dissous.» On croise dans ces pages Anna Akhmatova (1889-1966), poétesse oubliée et au talent fou, inscrite à l'Union des écrivains soviétiques en 1940 puis aussitôt purgée pour «érotisme, mysticisme et indifférence politique», Nicolaï Gogol (1809-1852), Mikhaïl Boulgakov (1891-1940). Et même Roxelane, celle qui a conquis le cœur du sultan Soliman le Magnifique. On navigue sur le Dniepr et l'on plonge dans Kiev la sainte. On revit l'«Holodomor», la grande famine des années 30 organisée par Staline pour mettre au pas les koulaks ukrainiens, au prix d'au moins quatre millions de morts, scénario dont s'est emparé Poutine pour se lancer dans un chantage humanitaire en bloquant les cargos de céréales destinées au reste du monde.

Balzac hante ces pages lorsqu'il rend visite à la belle Madame Hanska après de longs échanges épistolaires et finit par rester en Ukraine deux ans et demi avec l'amante qu'il épouse, reclus dans le «petit Louvre» de Verkhivnia et son parc de vingt hectares. Dommage cependant que l'on ait oublié dans ces pages le grand Vassili Grossman et son Vie et destin. On apprend aussi que l'esprit cosaque, celui des paysans aux idéaux libertaires, perdure avec panache et audace, sur les lignes de front comme dans les chaumières. L'Ukraine, qui revendique plus de mille ans d'amitiés avec la France, est plus que jamais debout, dans la poésie, la rébellion, la tragédie, la musique. Un livre qui vient à point nommé pour prouver que l'identité ukrainienne, malgré les oukases et les dérives d'un autocrate au Kremlin, ne pourra jamais être enterrée.

Le voyage est souvent le fruit d'une obsession ou d'un fantasme.
Le journaliste et essayiste Yves Harté revendique les deux, parti sur les routes d'Espagne à la recherche d'un singulier tableau, le plus célèbre du Siècle d'or espagnol. Il s'agit du portrait d'El Greco, Le chevalier à la main sur la poitrine. Le reporter se souvient que le personnage était un hidalgo. Voilà qu'à Tolède, lors d'une rétrospective, il apprend que le sieur était en fait un espion et aventurier accusé de traîtrise. Le comte Juan de Silva de Silveira présente d'étranges



Dictionnaire amoureux de l'Ukraine

Tatiana Andruschuk et Danièle Georget

Plon, 2022



affinités avec Cervantès, manchot comme lui, arrêté par les Maures pour l'un et par les Barbaresques d'Alger pour l'autre à la même époque, à la fin du XVIe siècle. Commence un curieux périple vers d'autres moulins à vent pour Yves Harté où se marient la quête de la vérité, forcément floue, et les souvenirs d'un ami écrivain et journaliste, Pierre Veilletet. Prix Albert Londres comme l'auteur, l'ami a quitté ce monde brutalement en 2013, dans la solitude et le mystère. La quête est

belle et parfois rebelle, souvent douloureuse. Remontent à la surface les moments d'amitié, les voyages communs avec l'ami perdu, les corridas à Ronda et ailleurs. Dès lors, l'enquête sur l'hidalgo du Siècle d'or conduit à une autre énigme, celle du disparu. Au-delà du voyage lui-même, des escales proustiennes dont celle de Tolède, La main sur le cœur rappelle la puissance magique de la littérature pour convoquer la mémoire et briser le silence des défunts. 7





Yves Harté

Passe-murailles,

